

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## *El ruido obscuro*

Thomas Pavel

---

Volume 18, Number 3 (105), May–June 1976

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30924ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Collectif Liberté

**ISSN**

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Pavel, T. (1976). *El ruido obscuro*. *Liberté*, 18(3), 39–61.

## ***El ruido obscuro***

### I

En 1969 Louis s'installa à Windsor, Ontario. Il avait vu l'annonce d'un emploi de bibliothécaire à l'Université de cette ville dans le *Times Literary Supplement*, alors qu'il vivait, peu sûr de ses lendemains, à Bressac-sur-Auge. Ses diplômes respectables et quelques lettres de recommandation signées par les notabilités du Centre Universitaire de Bressac lui valurent le poste. Avant de partir, il alla remercier le recteur du Centre, un prêtre ouvrier défroqué, ancien ami de Bernanos au Brésil. Le vieil homme prononça quelques mots d'encouragement. Au-delà de l'océan, dans les pays lointains où Louis partait, qu'il se souvienne de... etc. Louis fut touché par l'air de profonde bonté qui imprégnait le visage du vieillard pendant qu'il récitait (pour la quantième fois ?) ces belles phrases.

Le directeur de l'Unité d'Enseignement et de Recherche-Philosophie, ancien secrétaire adjoint du Comité d'Action et de Liaison, le reçut plus froidement. Dans le vaste bureau dont les murs étaient couverts de tapisseries d'après les cartons de Fragonard, le directeur soumit Louis à un long interrogatoire sur son passé, ses contacts en France et ses projets d'avenir. Il ne notait pas les réponses évasives du jeune homme, mais derrière les lunettes rondes aux bords en métal jaune, les légères modulations de son regard neutre laissaient savoir à Louis que toutes ses paroles étaient enregistrées et interprétées. Louis se montra désolé de devoir quitter, sou-

tint qu'il n'allait garder son nouveau poste que pendant une année, juste le temps de mettre de l'argent de côté pour revenir et continuer ses études. Il sut que le directeur ne mordait pas, surtout que Louis évitait les détails de son nouveau contrat et salaire. Il obtint néanmoins une toute petite victoire en demandant respectueusement au directeur de lui écrire dès que le Centre aurait reçu le droit de conférer les doctorats de troisième cycle. Emu, le philosophe passa ses longues mains blanches à travers ses cheveux ébouriffés, et assura son interlocuteur que si le ministère ne se dépêchait pas, les étudiants risquaient de ne pas se tenir tranquilles. Voulait-on avoir un nouveau mai 68 ? Voyant l'ancien secrétaire adjoint se lancer dans un long discours, Louis se leva précipitamment et prétextant un rendez-vous chez son transitaire prit congé.

La dernière personne qu'il visita fut Jacqueline Dionne, la secrétaire en direction de la bibliothèque, une charmante célibataire d'environ trente ans, qui l'avait pris dès le début sous sa protection. Elle lui avait obtenu une petite bourse, ensuite, en dépit de ses ennuis avec la carte de travail, elle lui avait trouvé un poste de bibliothécaire à temps partiel. Juste avant qu'il ne reçoive son contrat de Windsor, elle l'avait fait déménager dans une chambre de bonne (gratuite) à l'hôtel particulier que Me Touchard, son cousin lointain et ami intime, habitait au centre de Bressac. Jacqueline donna à Louis quelques adresses d'amis au Canada, dont la plupart vivaient, comme il le constata par la suite, à plus de 500 km. de Windsor. Il savait déjà, pendant que Jacqueline consultait ses carnets, qu'il n'allait pas entrer en contact avec ces gens. L'unique chose qui le préoccupait pour l'instant était de trouver la manière la plus naturelle d'embrasser Jacqueline. Ce fut fait au moment de la séparation. D'une voix calme et flattée Jacqueline lui intima d'être sage.

En chemin vers l'hôtel Touchard, il entra un instant dans la cathédrale (12e-14e siècle, ancien portail romain, célèbre transept gothique, sacristie flamboyante, beaux vitraux en partie détruits par la guerre) et s'attarda à son endroit favori, le troisième pilier à droite, là où en 1580 le duc de Signac fut poignardé par ses meilleurs amis.

Avec les mille dollars que son employeur lui avait envoyés pour le voyage, il s'acheta à Paris deux costumes et un pardessus bon marché chez « Burton of London » (afin d'avoir l'air anglais, pensait-il), commanda chez un libraire grossiste une centaine de livres qu'il avait le plus convoités durant son séjour à Bressac, et dîna plusieurs fois en ville dans les endroits les plus chers avec un ami occasionnel, un jeune flûtiste britannique. Le dernier soir précédant son départ, il se rendit à l'Opéra écouter *Parsifal*. La musique l'émut considérablement, comme d'habitude, mais il trouva de mauvais augure la mise en scène trop moderne à son goût, et notamment le fait qu'au moment de la consécration finale du Graal il n'y eût ni rayons rougeâtres, ni colombe descendant des hauteurs. L'image des chevaliers prostrés dans une lumière grise devant une coupe en métal rouillé le laissa assez insatisfait.

A Windsor on le reçut aimablement. Les nouveaux collègues l'aiderent à se trouver un appartement et une voiture d'occasion. On l'invita à plusieurs reprises à des parties, mais comme il n'en organisa aucune en retour, on cessa de l'appeler. Le travail ne l'épuisait pas, il put consacrer ses soirées à l'étude. Pendant son premier hiver à Windsor il suivit en auditeur libre un cours d'histoire de la musique et un cours de philosophie du langage. Il y étudia les dernières sonates de Beethoven et les « Investigations philosophiques » de Wittgenstein. Les nuits d'hiver étaient longues et glaciales. Il revenait dans son appartement après avoir accompagné chez elle Barbara Young, une collègue de bureau qui suivait le cours de musique. Seul dans la grande chambre à coucher, il se préparait un *rye & ginger ale*, et restait dans l'obscurité, couché sur le dos sur le lit double, à écouter jusque très tard l'émission de jazz de la CBC.

Pendant l'hiver, le mari de Barbara la quitta pour une Sud-Américaine qui vivait à Montréal. Louis invita plusieurs fois son amie chez lui, après le cours de musique. Ils restaient silencieux, buvaient lentement du *rye*, sans se regarder. En mars, quand les interminables pluies glacées mélangées de neige se déversèrent sur la ville, Barbara commença à parler un peu d'elle-même. Elle gardait un ton bas, prononçait vite

les mots, en faisant de longues pauses entre les phrases. Ses discours paraissaient à moitié fondus dans le silence environnant. Louis ne comprenait pas tous les mots ni les expressions argotiques ou colloquiales qu'elle employait. Parfois il n'essayait même pas de la suivre. Elle s'arrêtait alors, le regardait et lui souriait.

En cas de séparation par la faute de son mari, l'assurance-divorce de Barbara lui payait \$3,000 pour un voyage thérapeutique. Elle n'était jamais allée en Europe, et décida de passer le mois de mai en Italie. Louis l'accompagna. Ils louèrent une voiture à Milan, et se dirigèrent vers Rome. A Sienne, Louis eut envie de rester seul. Il prit une chambre près de la place del Campo et attendit le retour de Barbara. Pendant près de deux semaines, il passa ses journées assis sur une pierre non loin de la Fonte Gaia, à regarder les passants, les nuages et les pigeons. Barbara revint transfigurée. Elle était allée jusqu'à Naples, Sorrente et Capri. Quel dommage qu'il ne l'eût pas accompagnée dans l'île de Capri pour visiter les ruines du palais de Tibère! Louis avoua qu'il aurait aimé entrer dans la grotte de Mithra, là où l'empereur vieillissant avait sacrifié au dieu une vie humaine. Le lendemain, ils partirent pour Florence où ils vécurent ensemble pendant une semaine dans un hôtel calme au bord de l'Arno. Barbara ne goûta pas la ville, qu'elle trouvait suffocante. Elle aimait cependant monter le soir la Costa San Giorgio vers le Fort Belvedere pour se reposer en haut, le visage tourné vers le crépuscule. Un soir ils allèrent à un récital donné par un pianiste célèbre dans une salle du palais Strozzi. Le dernier morceau était la sonate opus III de Beethoven. Ils avaient étudié l'oeuvre au cours d'histoire de la musique. En écoutant l'*Arietta*, ils crurent sentir qu'ils s'aimaient.

## II

Louis était arrivé à Bressac en septembre 1967. Il s'était rendu compte très vite que sa bourse d'étudiant ne pouvait lui suffire pour se loger et manger. Il fit appel à un cousin maternel qui vivait à Bordeaux. Dans sa famille on croyait fermement que ce cousin, établi en France depuis 1948, avait

percé. Au Pays des Sept Villes on estimait que s'établir à l'étranger suffisait pour connaître rapidement tous les succès et les plaisirs que la fortune est censée prodiguer à ses favoris. Tailleur de son métier, le cousin venait de perdre son emploi dans une petite industrie de prêt-à-porter. Il ne pouvait rester à Bordeaux, où il avait acheté un appartement. La banlieue parisienne était le seul endroit où il avait des chances de trouver du travail. La perspective d'un changement semblable le bouleversait. Sa femme, une Allemande silencieuse née à Saes, estimait qu'ils devaient plutôt partir pour New-York. Un ami d'enfance y dirigeait un grand atelier de confection. Mais à quarante-cinq ans le cousin de Louis se sentait trop fatigué pour entreprendre une pareille aventure. Louis le trouva froid, nerveux, parfois hostile. Ses propos étaient des plus amers. Il conseilla au jeune homme de ne pas trop s'attarder en France, et de se rendre en Amérique du Nord aussitôt que possible. A l'époque, Louis ne songeait pas à cette possibilité. Les propos de son cousin l'étonnèrent et le découragèrent. Il prit l'argent que son cousin lui prêtait — sans intérêt et sans échéance fixe — et revint à Bressac, très malheureux d'appartenir à une famille de ratés.

Le Centre universitaire de Bressac était une des institutions que le ministère de l'Education venait d'ouvrir dans son désir explicite d'imiter les campus américains. Situé à quatre kilomètres de l'ancien bourg de Bressac, sur la lisière d'une forêt millénaire, le Centre universitaire se composait de plusieurs bâtiments futuristes éparpillés autour d'une vieille abbaye romane restaurée, laquelle abritait les bureaux de l'Administration. Dans l'église abbatiale, dont les murs et les piliers avaient bien résisté à l'incendie de 1793, on avait aménagé une salle de réunions et de spectacles. L'idée du restaurateur avait été de garder l'aspect ruiné de l'église. Dans ce but, les parties ajoutées, le nouveau toit, la surélévation des murs en quelques endroits, les éléments de la décoration intérieure et le mobilier étaient en verre transparent. Les feux, que les parties en verre faisaient partout jaillir en reflétant la lumière, laissaient au visiteur l'impression que la structure de pierre avait été enveloppée d'une couche irréelle, pure apparition sans épaisseur, pouvant s'évanouir à

chaque instant. A rester dans l'ancienne église plus d'une dizaine de minutes, on éprouvait un sentiment étrange fait d'instabilité et d'exaltation.

Les cours ne commençant qu'en novembre, Louis eut le temps de se familiariser avec l'endroit. Il passait ses jours dans les galeries circulaires de la bibliothèque souterraine où il était presque le seul lecteur. Le Centre universitaire héritait de l'énorme bibliothèque de l'abbaye, enterrée en 1792 par un supérieur prévoyant. Les collections contemporaines étaient elles-mêmes bien fournies. Malheureusement, entre les dernières acquisitions de 1792 et les livres achetés en 1962, date de la fondation du Centre, il y avait une lacune presque totale. Louis fit la connaissance de Jacqueline Dionne au petit bistrot en forme d'oeuf où il prenait tous les jours à midi un croque-monsieur. Ils s'étaient déjà croisés dans les couloirs de la bibliothèque. Jacqueline s'enquit de sa situation financière et lui donna quelques conseils grâce auxquels il obtint une deuxième bourse, tout aussi infime que la première. Jacqueline l'invita plusieurs fois à dîner à Bressac. Il y allait et revenait à pied, à travers les plaines.

Il s'inscrivit à une maîtrise ès arts et décida, sur la recommandation de Jacqueline, de suivre les cours de philosophie du langage du frère de celle-ci, Jean-Paul Dionne. Selon Jacqueline, les cours de Dionne étaient de tout le campus les seuls qui valaient la peine d'être suivis. En comparaison, les autres n'étaient que du fourrage pédagogique. D'ailleurs les étudiants n'avaient pas manqué de s'en apercevoir, et les auditeurs se pressaient si nombreux pour entendre le cours de Dionne que l'on avait songé le transférer cette année dans l'abbatiale. Jacqueline s'offrit de présenter Louis à son frère avant le début des cours. S'il faisait une bonne impression au professeur, celui-ci pourrait peut-être diriger sa thèse de maîtrise, ce qui serait pour le jeune homme une garantie de réussite et une carte de visite pour plus tard. (Jacqueline ne doutait pas que Dionne, qui n'avait encore publié qu'un livre touffu à propos de l'influence de Leibniz sur Kant, allait devenir le philosophe le plus important de sa génération.) Elle invita son frère et Louis à la maison pour le dîner. Louis s'attendait à rencontrer un



être hautain et inaccessible, mais à sa surprise Dionne était d'une approche facile, gai et détendu. Il devait avoir environ trente-cinq ans. Son regard, parfois naïf, parfois enjoué, pouvait soudainement lancer des flammes, ou bien se calmer et exprimer une ironie profonde et douloureuse. Louis l'adora du premier coup et eut le plaisir de voir que Dionne éprouvait pour lui de la sympathie. A deux jours de là, Dionne passa par la bibliothèque et pria son jeune ami de l'accompagner à déjeuner dans le bistrot en forme d'oeuf. La semaine suivante, il invita Louis à son logis pour discuter du sujet de sa thèse. Jacqueline prévint le jeune homme des goûts assez particuliers de Dionne, mais rien dans l'attitude du professeur ne donna à Louis la moindre raison de s'en méfier.

Dionne s'était aménagé un appartement assez vaste sous les combles d'une vieille maison en pierre et bois dans une ruelle étroite près de l'enceinte de Bressac. Il l'avait rempli de meubles rustiques d'un certain âge achetés aux enchères dans les villages voisins. Pour contraster, il avait ajouté des tapis modernes et des tableaux abstraits. Du très haut toit en pente qui surplombait les chambres, pendaient une myriade de lampes en forme de globes de verre translucide, toutes de dimensions et couleurs différentes. Dionne reçut Louis dans son immense bureau, dont les murs étaient couverts de livres. Sur les rayons traînaient des objets en cuivre, des gravures, des vases de fleurs, des petits miroirs. Deux étudiantes étaient en train de nettoyer le bric-à-brac et essayaient de trouver de la place pour un monceau de livres. Dionne leur présenta Louis en leur demandant de prendre le nouveau venu sous leur protection. Les jeunes filles firent en riant des allusions menaçantes aux dangers et aux embûches cachées sur le campus. Une d'elles, Viviane de Seignelay, donna à Louis son numéro de téléphone. Il promit de l'appeler.

Resté seul avec Dionne, Louis lui parla de son intérêt pour la philosophie de Leibniz. Il se référa brièvement au manuscrit découvert à Schaessburg, sans réussir à éveiller la curiosité de Dionne envers le disciple inconnu de Leibniz. Dionne partageait son admiration pour l'auteur de la



« Monadologie », mais il déconseilla à son étudiant de se lancer dans des recherches de ce côté. Selon lui, la philosophie du langage avait trop souffert de l'influence de Leibniz. La logique et la réflexion contemporaine sur le langage, que faisaient-elles sinon essayer de réaliser le rêve de celui-ci, la construction d'un langage parfait, de la *characteristica universalis*? Or ce projet n'avait aucune chance de réussite. Les remarques de Tarski sur les langages universels, ainsi que le théorème de Gödel, ne menaient selon Dionne, qu'à souligner la vanité du rêve leibnizien. Le langage parfait était un monstre, une chimère engendrée par le sommeil de la raison. Pourquoi ne pas essayer de sortir la philosophie du langage de cette obsession? Pourquoi toujours rester emprisonné par ce que l'on *peut dire*? Le philosophe ne devrait-il plutôt se lancer dans l'exploration de ce que l'on *ne peut pas dire*? Wittgenstein terminait son *Tractatus logico-philosophicus* par la célèbre phrase: « Sur ce dont on ne peut parler, il faut garder le silence. » Mais précisément, ce que l'on devrait étudier c'était le silence!

Un peu étonné par la tournure que le discours de Dionne venait de prendre, Louis objecta simplement qu'il lui était difficile, sinon impossible, de parler de l'indicible et de penser l'impensable. Dionne le rassura. Il ne s'agissait pas de s'aventurer soi-même dans l'impensable, mais de suivre la démarche de quelqu'un de plus expert dans ces territoires obscurs.

« Qui donc? » demanda Louis.

« Il faudra choisir. Nous avons les meilleures chances de trouver des spécialistes du silence — qui s'ignorent — parmi deux catégories d'auteurs: les mystiques et les inquisiteurs. Les premiers se sont toujours heurtés au silence de Dieu, les derniers au silence humain.

« Je vous signale, continua Dionne, que l'on vient de rééditer chez Mouton deux manuels de l'inquisiteur. Le plus ancien, écrit par un Allemand, ne présente pas d'intérêt, il ne s'y trouve que des choses bien connues, comme par exemple la règle d'or de l'inquisiteur: « Le but de l'interrogatoire n'est pas de trouver la vérité, mais de prou-

ver la culpabilité de l'interrogé », ou enfin, quelque chose en ce genre. Le deuxième ouvrage, rédigé par un moine castillan, Miguel Alvar Tuzani, dont le nom indique peut-être une origine mauresque (quel alibi pour la civilisation chrétienne et occidentale !), le deuxième ouvrage est infiniment plus intéressant. Alvar Tuzani était le secrétaire du Grand Inquisiteur le Cardinal Pedro de Ulloa et assistait en cette qualité aux interrogatoires les plus captivants. Son livre est moins un manuel normatif, qu'une description des méthodes de son supérieur. Evidemment, à ce niveau, toute torture physique était exclue. Son Eminence employait des moyens purement spirituels, ce qui provoquait l'admiration sans bornes de son secrétaire. L'intention de ce dernier étant d'offrir à la chrétienté un exemple de sainteté et de force spirituelle, le livre est plein de commentaires apologetiques souvent fastidieux. Je soupçonne même que la description des méthodes du cardinal s'en trouve parfois légèrement déformée, mais enfin, cela n'a aucune importance car aucun détail de la méthode la plus belle — celle qui pourrait fournir un excellent sujet de thèse, ne peut avoir été inventé par Tuzani : je ne crois pas qu'il avait assez d'esprit pour cela. Venons-en à cette méthode, que l'auteur appelle « du silence et de la grâce ».

« Les interrogés arrivaient devant le Cardinal après des mois d'enquêtes préliminaires, épuisés physiquement, ayant abandonné tout espoir de retrouver la liberté. Le Grand Inquisiteur les recevait debout dans une salle énorme et austère, dont les seuls meubles étaient deux prie-Dieu, situés l'un devant l'autre. Il s'adressait au prévenu sur un ton digne mais sans hostilité, en lui faisant part de son désir profond d'éclaircir le cas. L'accusé ne pouvait que partager ce désir. Mais avait-on le droit, continuait l'inquisiteur, de supposer que la raison humaine avec ses faibles moyens pouvait jamais découvrir une chose aussi parfaitement dissimulée que l'hérésie ? Les mauvaises herbes de l'erreur ne se cachaient-elles pas plus intimement que l'endroit le plus intime du cœur humain, là où seul le regard divin peut pénétrer ? Les questions et les réponses, les preuves et les dénonciations, les déductions logiques à partir du comportement extérieur de

l'accusé et jusqu'aux aveux de celui-ci n'avaient aucune valeur révélatrice pour les secrets enfouis au centre des entrailles spirituelles (*entranas spirituales*, c'était l'expression employée par le Cardinal ; Alvar la commentait longuement à l'aide de citations des Psaumes). L'attitude la plus rigide orthodoxe, la vie et les opinions les plus irréprochables pouvaient servir de déguisement à un cœur démoniaque. D'autre part qui, sinon Dieu, savait si le secret de l'hérétique le plus flamboyant n'était par hasard justement la foi la plus pure ? Nous sommes des êtres inconnaissables. La justice humaine est impuissante dans le domaine de l'intériorité. Les tribunaux inférieurs jugeaient et punissaient les manifestations extérieures de l'hérésie. Leur fonction n'était que la thérapeutique sociale. Le Cardinal espérait, au contraire, toucher à l'hérésie elle-même, à cette maladie secrète et incurable, que seul Dieu peut scruter.

« Je présume qu'arrivé à ce point, l'accusé commençait à reprendre de l'espoir. En effet, le Cardinal admettait n'avoir aucun moyen de trouver l'hérésie. Il allait même plus loin et reconnaissait que devant Dieu Tout-puissant, il était peut-être lui-même hérétique, et que le regard divin pouvait très bien estimer que l'accusé était pur. « Avouons notre impuissance, demandait-il à l'accusé, et prions ensemble Dieu pour qu'il nous envoie sa grâce et sa science. » Il savait que l'âme humaine est perméable à la grâce et à l'illumination et exhortait le prisonnier à se mettre dans un état d'humilité et de nudité intérieure devant Dieu. A son tour, il allait faire la même chose. « Agenouillons-nous et prions ensemble, continuait-il, prions profondément, de tout notre cœur, jusqu'à ce qu'il ne reste dans cette salle que deux âmes dénudées devant leur Créateur. » A ce moment, ajoutait le Cardinal, la prière allait se transformer en silence, en ce silence brûlant qui appelle la grâce et l'absorbe. Dans ces instants d'illumination, l'âme touche à ses racines, et ces racines plongent en Dieu mais aussi elle se sent infiniment rapprochée des âmes de ses semblables, également enracinées dans leur Créateur. Un tel rapprochement ne va pas sans une connaissance réciproque totale. Dans ce silence extatique imbibé de grâce, les vibrations les plus intimes de l'âme trouvent un écho, une

résonance, dans l'âme voisine. Les hommes qui prient ensemble de cette manière n'ont plus de secrets l'un pour l'autre. Ils se découvrent réciproquement le mystère de leurs entrailles spirituelles. Dieu permettra alors à l'inquisiteur de sentir si son frère est coupable ou non. Dans le silence de cette prière inter-subjective, le Cardinal écoutait l'âme de l'accusé, un peu comme le médecin sent le pouls du malade. Il y entendait toujours le bruit sourd de l'hérésie (*el ruido obscuro de la heresia*, selon l'expression du Cardinal).

« Après avoir raconté cette méthode et l'excellence de ses résultats qui permirent au royaume de se débarrasser d'un bon nombre d'hérétiques impossibles à déceler par d'autres moyens, Alvar rapporte un incident assez curieux. Il prétend que les verdicts obtenus par la méthode du silence et de la grâce seraient en quelque sorte miraculeux et qu'il n'hésiterait pas à les considérer comme tels si Son Eminence n'avait pas exprimé vers la fin de sa vie des doutes incompréhensibles sur l'origine du bruit confus qu'il entendait dans l'âme de ses victimes. Grâce au zèle béni de Son Eminence, l'Espagne avait été purgée d'hérétiques, de sorte que le jeune roi Charles décida de diminuer le nombre d'auto-da-fés, en même temps qu'il offrait aux pécheurs la chance de se sauver en luttant contre les infidèles. On accorda à Son Eminence la chance de passer le reste de ses jours dans un couvent au coeur de la Sierra de Guadarrama, où Elle put se consacrer à la méditation et aux exercices spirituels. A plusieurs reprises, l'ennemi du genre humain tenta le Cardinal par d'effroyables visions et des cauchemars nocturnes qui finirent par l'affaiblir considérablement. Un soir d'hiver, l'ancien inquisiteur appela son secrétaire dans sa cellule et lui tint le discours suivant . . . »

Dionne s'arrêta, alla chercher un livre sur les rayons surchargés, l'ouvrit à la page où se trouvait un signet et lut :

« J'ai longtemps écouté la prière des hérétiques et j'ai penché mon oreille vers leurs âmes troublées par l'erreur. J'y entendais le bruissement de la peur, la rumeur des passions mondaines, le grondement de la haine, parfois j'y décelais les vagissements du repentir, ou le roulement du désespoir. J'aidais ces malheureux à prier, je leur montrais com-

ment réduire tous ces bruits au silence, comment apaiser leur cœur tourmenté. J'écoutais toujours. J'entendais la prière devenir de plus en plus forte et ardente. Les mouvements intérieurs se calmaient, peu à peu les accusés se remplissaient de silence et d'amour divin. Cet instant était toujours pour moi un instant d'espoir. Chaque fois je me flattais de trouver un innocent. Je priais Dieu pour que le malheureux, agenouillé près de moi, soit épargné. J'espérais constamment parvenir à rencontrer le silence doré de la pureté, ce silence céleste qui seul aurait disculpé le suspect. Mais, ô douleur indicible, chaque fois je finissais par entendre le bruit obscur, entre tous reconnaissable, ce bruit lointain, menaçant, tel les vagues d'un océan, et qui m'assurait toujours que l'hérésie était là, semblable à la force de la lune, en train de soulever des marées démoniaques. Même si selon l'enquête préliminaire le prévenu avait mené une vie exemplaire, sans un seul symptôme compromettant, la présence de ce bruit m'était suffisante pour sentir l'approche du danger et envoyer l'infortuné au bûcher.

« Je faisais en cela mon devoir selon ma conscience et je n'aurais rien à me reprocher si, depuis un certain temps, alors que je me plonge dans la méditation, je n'entendais ce même bruit confus qui jadis suffisait pour la condamnation d'un homme. Je crus au début que c'étaient les tentatives malignes du démon pour semer le doute dans mon esprit. Je me servis de tous les moyens recommandés par les auteurs dévots pour affermir mon âme. Loin de cesser, ce bruit me visita encore plus souvent. Le jeûne, les veilles, la prière, ne firent que l'exaspérer et le rendre plus persistant. Je perdis le sommeil et trop souvent je fus terriblement proche du péché sans rémission, le péché contre le Saint-Esprit. (« Il entend par là le désespoir », commenta Dionne.)

« A écouter ce bruit malheureusement trop familier je me reprochais d'être moi-même hérétique sans le savoir. Je demandai au roi la permission de rencontrer le nouveau Grand Inquisiteur. Sa Majesté ne voulut pas m'accorder la faveur de sortir du couvent. A mes insistances, toutefois, l'inquisiteur vint me visiter ici, comme tu le sais. Je lui racontai mes tourments et, en lui avouant que je me soupçonnais

moi-même d'hérésie, je le priai de m'examiner. Mais l'actuel inquisiteur, adepte des doctrines laxistes nouvelles, ne voulut même pas entendre parler d'examen. Il se dit persuadé de mon orthodoxie, me fit voir combien compromettant pour le Saint Office serait l'interrogatoire d'un ancien Grand Inquisiteur, me rassura par des propos frivoles, me mit en garde contre les scrupules, et s'en alla en promettant de prier pour moi.

« De nouveau seul avec mes angoisses, je me tourne vers toi, mon frère et fidèle compagnon d'une vie, pour te supplier de m'aider à trouver la réponse à cette question qui me torture : Qu'est-ce que j'entendais jadis, alors que je priais à côté des prisonniers voués à la mort ? Était-ce le bruit de l'hérésie dans leur cœur, et dans ce cas je suis moi-même hérétique maintenant, et je mérite la mort, ou n'était-ce que le bruit lointain de ma propre âme, le même que celui que j'entends aujourd'hui, mais alors j'aurai envoyé des centaines d'hommes au bûcher au nom de mes propres angoisses, et je mérite ainsi mille morts. Aie pitié de moi, mon frère, agnouille-toi près de moi, laisse le silence se faire dans ton cœur, aiguise l'oreille de ton esprit et dis-moi ce que tu entends. »

« Il n'est pas difficile de s'imaginer l'effroi de Fra Miguel devant de tels propos. Pour ne pas irriter Son Eminence il se soumit à sa demande, en avertissant toutefois le Cardinal du peu de progrès qu'il avait réalisé dans le domaine spirituel. Tous les efforts et soins de Fra Miguel s'étaient dirigés vers la rédaction du « Manuel de l'inquisiteur », oeuvre devant rendre immortels le zèle et la foi de son maître. Ce fut au compte de ce retard dans la voie de la perfection que Fra Miguel mit son incapacité de se concentrer dans la prière et d'appliquer la méthode du silence et de la grâce. Il fit de son mieux pour rassurer le vieux Cardinal, lui parla du salut de l'Espagne, du magnifique travail qu'il avait jadis accompli pour rendre son pays à Dieu, etc. Inconsolable, Don Pedro de Ulloa mourut peu après.

« Bien sûr, poursuivit Dionne, de cette histoire on peut très bien tirer des sujets de dissertation en sixième, du genre « Décrivez les pensées d'un accusé pendant qu'il prie à côté

du Cardinal. » Qui sait ? De telles dissertations seraient peut-être plus utiles aux enfants d'aujourd'hui que les analyses des amoureuses de Racine. Mais pour revenir à votre thèse, elle consisterait à répondre à la question : Qu'était ce bruit que le Cardinal entendait ? Sujet fascinant, s'il en fût ! Une mise en garde, dès maintenant, ne venez pas avec une réponse biologique, ou alors changez de directeur de thèse. Avec moi, il faut oublier le laboratoire, le cerveau, le code génétique et toutes ces techniques auto-rassurantes. Nous nous efforçons de rester à un niveau passablement plus profond et risqué, tout près des fondations. Mais que pensez-vous du sujet ? »

L'idée captivait Louis, seulement sa préparation antérieure consistait surtout en cours de bibliothéconomie et de philologie germanique. Il ignorait presque tout de la théologie, ainsi que de l'histoire de l'Eglise catholique. Dionne écarta facilement ces objections. Selon lui, dans cette thèse il ne s'agirait pas de théologie, ni d'histoire, mais surtout d'analyse phénoménologique, de descente attentive et disciplinée au dedans de soi-même, afin de refaire l'expérience du Cardinal et de la décrire. Quant à certaines lacunes que Louis pouvait avoir, Dionne était là pour l'aider. « Enfin, vous êtes venu pour apprendre et travailler, n'est-ce pas ? Je vous offre un sujet avec lequel vous descendrez aux racines de la métaphysique occidentale. Vous devriez au moins l'essayer. »

\* \* \*

Louis ne revit pas Viviane avant le début des cours. Il restait toute la journée dans la bibliothèque à étudier les « Méditations cartésiennes » de Husserl. Quand il crut les avoir comprises, il s'attaqua aux « Recherches logiques ». Selon les conseils de Dionne, il lisait en même temps Maître Eckhardt, saint Jean de la Croix, les poètes provençaux du XIIe siècle et les écrits de Busoni sur l'esthétique musicale. Jacqueline le regardait avec une admiration croissante, Ils déjeunaient souvent ensemble au bistrot en forme d'oeuf, mais l'étudiant de Dionne écoutait d'une oreille de moins en moins attentive les informations et les conseils de la jeune femme. Aux différents tuyaux sur les chambres bon marché et les ventes de vêtements à prix réduits, Louis répondait en



racontant à Jacqueline la vie de Guillaume, duc d'Aquitaine, dont il connaissait maintenant les poèmes par coeur (en provençal), ou lui proposait d'aller écouter ensemble les choeurs de l'église russe à Bordeaux. « Qu'est-ce qu'il a Jean-Paul pour rendre fous ses étudiants ? » s'exclamait alors Jacqueline.

Le jour de l'inscription, Louis aperçut Viviane sur la grande pelouse devant l'abbatiale. Elle leva le bras et lui fit un signe d'amitié. Il la trouva belle. Après quelques jours il eut le rêve suivant : il se trouvait dans sa ville natale, en train de se promener à côté de Viviane sur un boulevard près de la sortie de son lycée. Viviane lui tenait le bras et lui souriait. Louis avait un peu peur que les professeurs et les élèves ne les remarquent. Il était toutefois ravi de se trouver avec Viviane. Après quelques instants il eut un serrement de coeur, se rendit compte que ce n'était qu'un rêve et crut se réveiller, pour se retrouver toujours dans la même rue, en train de marcher au bras de Viviane. Les grands yeux verts et confiants de la jeune fille lui souriaient. Elle se serra encore plus près de lui. Le deuxième réveil ne fut plus douloureux. Etendu dans l'obscurité, Louis se sentait apaisé et heureux.

Le lendemain il acheta le petit volume d'oeuvres de Guillaume d'Aquitaine, avec la traduction française en vue et téléphona à Viviane pour lui demander un rendez-vous. Ils se rencontrèrent le soir sur la grande pelouse. Louis lui donna le livre. Ils allèrent dîner à Bressac, à la Rôtisserie du Biscornu, un endroit que Viviane connaissait. Louis ne toucha presque pas à la nourriture. Il dévisageait Viviane et lui parlait calmement de son amour nouvellement découvert. La jeune fille le regardait avec tendresse.

Après quelques jours elle l'invita à dîner à la maison. Son père, un monsieur petit et chauve d'environ cinquante-cinq ans enseignait le sanskrit et l'histoire des religions au Centre universitaire. Il avait publié plusieurs traductions du sanskrit et de l'allemand (notamment un recueil de textes de Schelling), ainsi qu'un livre sur l'empathie et la distance entre les civilisations. M. de Seignelay détestait Dionne de tout son coeur. Dès qu'il sut que Louis allait étudier avec Dionne, il se lança dans une diatribe contre cet « empoison-

neur d'âmes et don Juan de l'esprit », comme il l'appela. Le professeur de sanskrit était d'avis que les étudiants de Dionne n'apprenaient rien et que l'enseignement et le commerce de celui-ci ne faisaient que leur détraquer l'esprit. Viviane, mortifiée, ne disait mot.

Après le dîner, lorsque le jeune homme lui raconta le sujet de sa thèse, monsieur de Seignelay changea un peu d'attitude. L'histoire du Cardinal parut l'émouvoir. Il transmit au jeune homme quelques informations bibliographiques dignes d'attention, lui indiquant entre autres un traité tibétain sur le silence, « Le livre des muets », traduit en anglais vers 1890 par W. Smith, et dans lequel il y avait une section intitulée « Des sons inopinés qui fleurissent dans le cœur muet », des indications sur le même sujet dans les écrits gnostiques de l'école de Sartha, enfin une lettre présumablement inconnue attribuée à Pascal et que le regretté Lacroix lui avait jadis signalée et qui se trouvait dans le XXVI<sup>e</sup> volume des œuvres d'Arnauld.

Louis se promet de chercher scrupuleusement tous ces endroits. Vers le début de décembre, il avait déjà ramassé une bonne quantité de fiches pour sa thèse : bibliographies, extraits de livres et d'articles, réflexions personnelles, plans de chapitres, petits fragments rédigés. Il allait chez Dionne une fois toutes les deux semaines pour lui faire un rapport des progrès de son travail. Il y rencontrait parfois d'étranges figures masculines, adolescents aux visages fatigués, travestis, vieux messieurs aux yeux de faune.

Dionne se montrait habituellement assez satisfait des résultats de son disciple. On pouvait cependant voir facilement que l'information érudite captivait moins le professeur que ce que Louis lui-même pensait et éprouvait à propos du sujet. A chaque nouvel auteur découvert, Dionne voulait s'assurer que son étudiant vivait son savoir. Louis avait-il reconnu en soi-même les états dont il lisait la description phénoménologique ? Comprendait-il, dans le sens le plus riche du terme *comprendre*, le silence et le bruit entendus par le cardinal ?

Louis ne savait pas très bien ce qu'il devait répondre. Comment aurait-il pu vivre les mêmes expériences qu'un Espagnol mort depuis quatre siècles ? Dionne l'assiégeait de

questions souvent insidieuses sur son passé et ses expériences intérieures. Il redescendait avec Louis vers l'enfance de celui-ci, l'aidait à déterrer des souvenirs enfouis dans l'oubli : des longs après-midi de solitude et d'anxiété, des soirées passées à se regarder dans le miroir, des pressentiments confus, des cauchemars répétés, toujours plus effrayants. Cette recherche n'était point psychanalytique, prétendait Dionne. Son but se limitait à indiquer à Louis les rudiments d'expériences comparables à celles de don Pedro de Ulloa.

Nous éprouvons tous ces états inexprimables, soutenait le professeur, parfois sans le savoir très distinctement. On pourrait comparer notre sensibilité vis-à-vis des mouvements des viscères spirituels (*las entranas espirituales*) à celle du système nerveux sympathique. Les sensations éprouvées à travers ce système sont beaucoup plus vagues que les sensations cutanées, par exemple. Il nous est toujours plus difficile de caractériser et localiser les douleurs des organes internes que les douleurs superficielles. De même, les informations que nous recevons sur les profondeurs de notre esprit restent floues et incertaines. Mais cela ne signifie pas qu'il faille abandonner les recherches. Devant nous se trouve la tâche passionnante de dresser la carte de ces régions inconnues en nous laissant guider par nos sensations internes.

A chaque visite Dionne pénétrait plus avant dans l'intimité de Louis. Celui-ci à son tour sentait le besoin de plus en plus impérieux de se confesser à Dionne. Il n'eut bientôt nul secret passé ou présent pour son professeur. Devant l'insatiabilité de Dionne, le jeune homme finit par lui raconter les détails de son amour pour Viviane, il lui montra les esquisses des lettres qu'il lui envoyait, ainsi que les rares et brèves réponses de la jeune fille.

Pendant les vacances de Pâques Louis reçut une lettre de Viviane. Elle était avec ses parents à Corfou. La lettre décrivait en détail les mésaventures de son père dont le grec ancien était incompréhensible aux habitants de l'île. Dans un post-scriptum, Viviane lui demandait de ne plus penser à elle, car une fois de retour à Bressac, ils ne sortiraient plus ensemble.

Louis fit semblant de ne pas avoir compris le post-scrip-

tum. La jeune fille n'osa pas en reparler. Ils se revirent presque tous les jours. Louis l'attendait à quatre heures, à la sortie des cours. Les jours ensoleillés, ils faisaient des promenades dans la forêt de Bressac. Viviane était alors très gaie. Elle aimait raconter à son ami des histoires drôles sur ses collègues ou sa famille. Néanmoins, il lui arrivait d'être la proie d'accès de mélancolie. Une fois, après lui avoir jeté des mots méchants, elle pleura et lui demanda pardon de l'avoir blessé. Une autre fois elle le supplia ne plus essayer de la voir car elle allait lui faire beaucoup de mal. La jeune fille évitait toujours de le regarder dans les yeux. Une fois encore, dans le couloir de la faculté de lettres, comme ils se trouvaient ensemble devant un grand miroir, Viviane tourna la tête et l'entraîna vers la sortie.

Au début de mai Dionne tomba malade ou prétendit l'être. Il envoya un mot à son étudiant en le priant de ne pas se présenter aux prochains deux ou trois rendez-vous, mais de continuer ses recherches avec la même assiduité. Si Louis prenait des vacances en été, il le reverrait en automne. A la même période Viviane s'absenta plusieurs jours de l'université. Lorsque Louis lui téléphona un jeudi à la maison, elle lui fit dire par son père qu'elle ne voulait plus lui parler ou le voir. Le professeur de sanskrit fit la commission en balbutiant et en s'excusant mille fois.

Entre-temps on commença à percevoir sur le campus de Bressac les échos des mouvements des étudiants parisiens. Le Centre universitaire avait jusqu'alors été un endroit tranquille, la principale activité des associations d'étudiants étant l'organisation de visites oenologiques aux châteaux du Bordelais et des pèlerinages comico-poétiques à la gare de Cahors. Avec la grève générale et les manifestations géantes à Paris, l'atmosphère du campus changea. Sans qu'une grève soit déclarée, on organisa quelques réunions politiques le soir. La participation fut faible, mais suffisante pour l'élection d'un Comité d'Action et de Liaison (C.A.L.), dont le secrétaire adjoint était un étudiant en philosophie récemment transféré de la Sorbonne. Pendant plusieurs jours, la vie sur le campus suivit son train habituel. Le C.A.L. faisait à peine sentir sa présence par de petites affiches collées aux tableaux d'an-

nonces de différents départements et instituts. Ces affiches contenaient des informations sur les événements de Paris, informations rédigées dans un style violemment polémique, mais où il n'était fait aucune allusion au Centre de Bressac. Toutefois les gens ne manquaient pas de faire circuler les rumeurs les plus alarmantes sur ce qu'on préparait sur le campus. Les têtes les plus chaudes craignaient même qu'une intervention trop brutale du gouvernement n'entraînât comme conséquence finale la dégradation sinon la ruine des bordaux 1968.

Tout le monde ne se laissait pas ainsi alarmer, notamment Jacqueline, que Louis rencontra sur la grande pelouse, le lendemain du jour où Viviane avait refusé de lui parler au téléphone. Jacqueline cherchait un endroit pour déjeuner. Le bistrot en forme d'oeuf avait été fermé à cause des gens qui par ces jours troubles ne payaient pas leurs consommations. Le restaurant étudiant avait été transformé en salle de réunions. Dans l'ancienne cuisine on avait installé une petite imprimerie qui sortait des manifestes et des affiches. Il n'était pas possible d'aller jusqu'à Bressac : Jacqueline en était venue à pied, à cause de la grève des stations d'essence. Les autobus ne marchaient pas non plus. Ils décidèrent d'acheter du pain, du jambon et du fromage et d'aller déjeuner dans la forêt.

Jacqueline en avait marre de tout ce cirque. A Bressac les magasins n'ouvraient presque plus, les ordures s'entassaient dans les rues. Et le Centre universitaire, quel spectacle ! Personne ne fréquentait plus la bibliothèque, un mois avant les examens ! Et tous ces bruits absurdes que des gens sérieux faisaient circuler ! Jacqueline était d'avis que Louis devait ne pas se mêler à ces événements. La police, même si on n'en voyait pas la présence, était là et prenait tout en note. Les étudiants étrangers faisaient l'objet d'une surveillance spéciale. Passée la première ivresse des étudiants, Jacqueline était certaine qu'on allait expulser les étrangers qui s'étaient fait remarquer.

Louis était d'un avis différent. Selon lui, les étudiants allaient sûrement gagner la partie et imposer au pays leurs conditions. Mais enfin, ce qui pour l'instant le préoccupait

c'était l'avenir de sa thèse. Dionne n'aurait pas dû le lancer dans un sujet aussi difficile et embrouillé. Après six mois de travail en bibliothèque il ne voyait toujours pas très bien où il se dirigeait. Quelle explication donner aux cauchemars et aux obsessions d'un fanatique ? La bibliographie n'en dévoilait rien. Les références possibles restaient vagues et contradictoires. De son côté, Dionne ne lui donnait pas assez d'indications concrètes sur ce qu'il devait faire. A chaque rencontre on perdait tout le temps à discuter d'angoisses d'enfance et d'autres bagatelles semblables. A quoi bon ? Dionne prétendait que Louis recréât en lui-même les expériences étranges du Cardinal espagnol. Mais quelle chance avait-il de jamais entendre les bruits fantomatiques qui obsédaient l'inquisiteur ? En outre, cette maladie de Dionne, juste avant l'examen de fin d'année !

« Il n'est pas malade, dit Jacqueline, mais que cela reste entre nous. »

« Alors pourquoi se cache-t-il ? »

« Il ne se cache pas. Il est parti de Bressac pour deux semaines. Je pensais que tu le savais de ton amie Viviane. »

« Viviane n'est plus venue à l'Université depuis quelques jours. De toute façon elle ne veut plus me voir. Je lui ai téléphoné hier, c'est son père qui m'a dit cela. »

Jacqueline se tut quelques instants. « Tu devrait la comprendre, Viviane, dit-elle enfin. Le départ de Jean-Paul a dû la mettre dans tous ses états. Bien sûr qu'elle savait tout sur Jean-Paul, dès le commencement. Ici à Bressac, on sait tout sur tout le monde. Mais elle le savait déjà avant d'arriver à Bressac. Jean-Paul avait été l'étudiant de son père à Rouen. Tu sais peut-être que c'est Seignelay, qui, une fois titulaire de la chaire de philosophie à Bressac, l'a fait venir ici. Maintenant il le regrette, bien entendu. Viviane connaissait les inclinations de Jean-Paul, comme tout le monde, mais tu sais comment on pense à vingt ans. Elle a toujours eu de l'espoir. Elle doit être folle de lui. Cette fois surtout, le coup a été dur à avaler. D'habitude Jean-Paul n'a que des amitiés occasionnelles, mais depuis un mois et demi, il ne voyait qu'un seul garçon. Et maintenant ce départ inopiné ! Ils sont allés ensemble au Maroc pour deux semaines, ima-

gine-toi, en pleine année scolaire, avant les examens. Jean-Paul n'a jamais fait une chose pareille. Viviane doit avoir compris cette fois que c'est la fin. C'est normal qu'elle ne veuille plus voir personne. »

\* \* \*

Au retour, Louis fut interpellé sur la grande pelouse par un collègue. Quelqu'un voulait lui parler, avait-il un instant de libre ? Ils entrèrent dans l'abbatiale. Dans l'ancienne sacristie, là où les restaurateurs avaient placé le tableau de commande des installations électriques et sonores, le C.A.L. venait d'improviser un petit bureau de coordination de l'assemblée géante qui devait se tenir dans l'église plus tard dans l'après-midi. Louis fut invité à s'asseoir. Devant lui, penché sur une table de bridge à pieds hésitants, un jeune homme d'environ vingt-huit ans feuilletait un dossier. Après avoir fini, il leva la tête et se présenta : il était le secrétaire adjoint du C.A.L. Durant la réunion convoquée pour la soirée, le C.A.L. se proposait d'aider les étudiants à présenter leurs revendications et à démasquer l'administration réactionnaire, et ses laquais idéologiques, certains professeurs, dont le Centre devait se débarrasser au plus vite. Le secrétaire adjoint désirait connaître l'opinion de Louis sur ses professeurs et plus spécialement sur son directeur de thèse. On croyait savoir au C.A.L. qu'il n'avait pas tellement de raisons d'être content avec Dionne. Le secrétaire adjoint demanda à Louis d'être entièrement sincère et de ne rien craindre, car leur conversation allait rester confidentielle. Après avoir entendu la longue réponse exaspérée du jeune homme, le secrétaire adjoint prit une mine révoltée et avoua à Louis qu'à sa place il amènerait ces griefs extrêmement sérieux devant l'assemblée générale. Bien sûr, chacun devait décider pour soi-même, la relation entre professeur et étudiant comportant toujours des aspects personnels, parfois même intimes, extrêmement intimes. Cette fois cependant, s'agissant de la santé professionnelle et morale d'une communauté entière, on n'avait pas le droit de se taire.

A cinq heures du soir, l'église abbatiale était bondée d'étudiants, professeurs, fonctionnaires de l'administration et



curieux. Une affiche ambiguë avait fait penser aux gens que la réunion avait été officiellement convoquée par les autorités universitaires. Les slogans accrochés aux piliers gothiques firent de la sorte une drôle d'impression. Certains pensaient que les dirigeants des étudiants avaient choisi l'occasion pour un affrontement avec l'administration. On s'attendait à une réunion houleuse. Le soleil d'après-midi inondait l'église, dont seuls les murs à moitié ruinés offraient de la résistance à la clarté. A l'intérieur on avait allumé les projecteurs qui faisaient briller les meubles et les cloisons de verre. Les participants à la réunion paraissaient des taches à moitié effacées dans les torrents de lumière. Une table transparente était disposée au milieu du choeur, à la place jadis occupée par le maître-autel. Vers cinq heures vingt, les dirigeants du C.A.L. vinrent s'y installer et déclarèrent la réunion ouverte. Une bonne partie du public fut assez surpris de se trouver à une assemblée d'étudiants révoltés. On resta toutefois sur place.

La réunion, parfaitement organisée, déçut ceux qui espéraient du sensationnel. Les orateurs s'y succédèrent en ordre. Presque tous lurent des textes. Les discours se composaient de phrases très longues que les orateurs prononçaient d'une voix monotone. De temps à autre, un groupe de jeunes assis à l'arrière de l'église scandait des slogans.

Vers six heures et demie, le secrétaire adjoint du C.A.L., qui présidait la réunion, donna la parole à Louis. Pris au dépourvu, celui-ci, qui ne l'avait pas demandée, chercha autour de lui. Tous ses collègues le regardaient. Il se leva et se dirigea vers les microphones. Il vit des centaines de paires d'yeux ennuyés, tournés vers lui. Il s'entendit parler. Des ombres et des lueurs passaient sur les visages. On le suivait. Il y eut des murmures, des applaudissements, des éclats de gaîté. Il maîtrisait la salle soudainement réveillée par ses propos acides, articulés clairement, avec un léger accent étranger. Après une vingtaine de minutes, il quitta l'autel couvert d'acclamations. La tête vide, il se dirigea vers la sortie. Jacqueline l'y attendait. Ils partirent ensemble.

« Pourquoi as-tu fait cela ? » lui demanda-t-elle. Louis vit qu'elle pleurait. Il n'arrivait pas à se rappeler son dis-

cours et ne comprenait pas la question. Jacqueline s'arrêta.

« Tu n'aurais pas dû faire cela. »

« Faire quoi ? »

« Tout ce discours contre Jean-Paul, ces plaisanteries, ces allusions... Tu as été atroce ! »

Louis la dévisageait d'un air stupéfait. Qu'est-ce qu'il avait dit, mais qu'est-ce qu'il avait dit ?

« Oh, c'était simplement... Tu l'as attaqué, et sur quel ton, c'est vraiment... »

Jacqueline lui reprocha chaque détail du discours. Il l'écoutait prostré.

« Si tout cela est à cause de Viviane, détrompe-toi ! Jean-Paul a tout fait pour l'éloigner. Même ce départ au Maroc... cela ne l'intéresse pas... il méprise ce garçon... il ne veut que dégoûter Viviane... qu'elle l'oublie, qu'elle se débarrasse de cette obsession... »

Jacqueline se calma. Elle fixa Louis qui marchait à sa droite, la tête basse. Il paraissait avoir la fièvre. Elle lui souffla quelques mots d'encouragement. Il allait tout rétracter le lendemain. Jean-Paul comprendra. Ces réunions, c'est de la foutaise. Cela n'aura aucune conséquence, mais aucune conséquence pour Jean-Paul. Dans deux semaines personne ne se souviendra plus de rien. Le C.A.L. disparaîtra sans laisser de traces. Elle va le raccompagner tout de suite chez lui. Il a besoin d'aspirines et de sommeil.

Mais Louis ne voulut pas rentrer. Il partit se promener seul dans la forêt de Bressac, prêt à entendre le bruit obscur. Il attendit longtemps dans le vent frais. Le silence de la forêt le força finalement à revenir sur ses pas.

THOMAS PAVEL